

# LE MONDE

## Edgard Varèse «revient» avec succès au Théâtre des Champs-Élysées

Le Festival d'automne a ouvert sa saison au Théâtre des Champs-Élysées en présentant l'Ensemble Modern de Francfort dirigé par Peter Eötvös. Au programme : Edgard Varèse (1883-1965), précurseur de la musique électroacoustique qui, incompris en France, choisit la nationalité américaine. Conformément au souhait de l'auteur, des images (celles de Bill Viola) accompagnaient pour la première fois sa musique.

Par PIERRE GERVASONI Publié le 15 octobre 1996

L'affluence des grands soirs suscitée par le concert d'ouverture du Festival d'automne ne s'est pas manifestée uniquement dans la salle. Le placement des pupitres en rangs serrés parmi une foule envahissante d'instruments de percussion et d'accessoires laissait pressentir que sur la scène exigüe du Théâtre des Champs-Élysées, il faudrait aussi jouer des coudes pour se faire entendre. Dans ces conditions, la vedette était promise aux plaques de tôle, aux chaînes ou à l'enclume, favoris d'un effectif qui attribuait au piano (relégué dans un coin derrière deux haut-parleurs) le rôle de source sonore insolite !

Ce qu'Edgard Varèse (le Festival d'automne a restitué au prénom du Français incompris dans sa terre natale le d dont le futur Américain se débarrassa en traversant l'Atlantique) a souhaité en établissant une nouvelle hiérarchie des valeurs musicales, Peter Eötvös l'a réalisé dans son exécution d'Intégrales de manière excessive, sans doute par la faute d'une disposition inconfortable des instruments.

Ainsi la dimension mélodique de l'oeuvre, assimilable à une succession de signaux d'alerte lancés par les bois et les cuivres en perdition face à l'avancée vorace des percussions, a-t-elle été rapidement éludée au profit d'une expression globalement agressive. Les problèmes de dosage posés par Intégrales (par exemple, pour un solo de cor submergé par les vagues apocalyptiques d'un gong trop enthousiaste) ne devaient pas réapparaître avec Ionisation, composition n'utilisant de manière visionnaire que des instruments de percussion à hauteur indéterminée (même le piano ne produit que des taches sonores connues sous le nom de clusters).

### L'ESPRIT ET LA LETTRE

L'interprétation de l'Ensemble Modern de Francfort s'est révélée exceptionnelle par sa combinaison idéale de l'intransigeance rythmique et de la liberté de matière, provoquant une chaleureuse adhésion du public. La présentation de Déserts avait donc toutes les chances de réparer l'affront infligé à Varèse par les auditeurs parisiens dans cette même salle en 1954 lors

d'une création houleuse. D'autant que, conformément à un souhait oublié du compositeur, des images avaient été prévues pour la première fois en accompagnement de la musique. Comme la partition de Varèse (qui alterne séquences orchestrales et « interpolations » sur bande magnétique), le film de Bill Viola s'appuie sur des idées simples évoluant vers le dépassement d'antagonismes tels que celui de l'eau et du feu, fondus dans une même projection onirique de qualité à la fois floue et fluide.

L'artiste connu pour ses nombreuses vidéos originales (une bonne partie de la salle provenait du milieu des arts plastiques et de la danse) n'a évidemment pas tenté de suivre plan par plan l'activité musicale. Il en a toutefois parfaitement saisi l'esprit (une quête d'éternité traduite par la notion de voyage infini) et la lettre (le recours au ralenti pour les scènes associées à des « interpolations » qui relèvent du temps musical particulier à l'électroacoustique).

Une seconde interprétation toujours audiovisuelle de Déserts était proposée après l'entracte. Elle déboucha sur un constat très rassurant pour l'avenir de l'oeuvre. Des images de Bill Viola, l'on ne trouva presque rien à approfondir ; tout avait été clairement communiqué dès la première approche. En revanche, les sons filés par l'orchestre comme des javelots étincelants et leurs contreparties hybrides enfantées dans la frénésie du studio conservaient intact le mystère de la création selon Varèse, développée, comme il le déclara à propos de Déserts, dans « ce lointain espace intérieur qu'aucun télescope ne peut atteindre ».